



Tous deux s'embrassèrent tendrement.

(Page 1445).

C. I.

LIVRAISON 193

Clara tourna le dos à Esterhazy et sortit de la pièce. Mais à peine eut-elle refermé la porte derrière elle qu'elle éclata en sanglots. Courant jusqu'à la chambre de son père, elle se jeta dans ses bras en pleurant désespérément.

L'industriel la regardait avec émotion et, la caressant doucement, il lui demanda :

— Qu'as-tu donc, ma chère petite enfant... Qu'est-il encore arrivé.

La malheureuse continuait de sanglotter.

— Il est revenu ! Gémit-elle.

— Ton mari ?

— Oui !... On l'a remis en liberté... Il affirme que l'accusation que l'on avait portée contre lui n'était que le résultat d'une erreur et il veut de nouveau venir habiter ici...

— Et toi ?.. Que comptes-tu faire ?

— Je ne veux plus le voir papa !.. Je veux m'en aller et me débarrasser de lui, car il ne mérite pas mon amour.

— Es-tu réellement décidée, Clara ?

— Oui, papa... Je comprends maintenant que j'ai donné mon cœur à un homme qui en était tout à fait indigne.. Dorénavant, j'aurai soin de suivre tous tes conseils... Je commencerai par m'absenter de Paris pour plusieurs mois avec mes enfants, car je n'ai plus qu'un désir : oublier le plus tôt possible cet homme qui m'a rendue si malheureuse et qui nous a causé tant de chagrins et d'humiliations... Mais il faudra que tu m'aides, papa parce que je crains que, seule, je n'en aie pas la force.

Monsieur Donati saisit sa fille entre ses bras et, l'embrassant tendrement, il lui dit :

— Oui, ma petite Clara, je t'aiderai... Je vais aller lui parler et je t'assure que je saurai bien te délivrer de son odieuse présence !

Ce disant, l'industriel se leva et sortit de la pièce pour aller se mettre à la recherche d'Esterhazy.

CHAPITRE CCXV.

UN NOUVEL ORDRE.

Le colonel Picquart, qui se trouvait déjà dans une garnison de l'Est depuis quelques temps avait été rappelé à Paris par télégramme.

De retour dans la capitale, il reçut l'ordre de se rendre immédiatement auprès du général Boisdeffre.

Ce dernier l'accueillit avec une telle froideur qu'il comprit tout de suite qu'une tempête était sur le point de se déchaîner.

— Colonel, Picquart, lui dit le puissant personnage en fixant sur lui un regard sévère. Je vous ai fait appeler au sujet d'une affaire assez grave... Vous vous êtes rendu coupable d'une indiscrétion impardonnable...

Picquart ne répondit pas. Il était resté debout devant son chef, dans une attitude rigide et impassible, soutenant froidement son regard.

Boisdeffre attendit un moment, puis, impatienté, il reprit :

— Eh bien ? Vous n'avez rien à dire pour votre défense ?

— J'attends, mon général, que vous vouliez bien me dire en quoi consistait l'indiscrétion dont je me suis rendu coupable.

— Vous vous êtes fait remettre les dossiers de l'affaire Dreyfus et vous avez mis à la disposition d'un journaliste les documents qui ont servi de base à la condamnation du traître.

— En effet mon général... J'ai mis certains documents de l'affaire à la disposition d'un journaliste...

— Vous avouez donc ? s'écria Boisdeffre en fronçant les sourcils.

— Oui mon général, répondit tranquillement le colonel Picquart.

— Et comment avez-vous osé faire une chose pareille ?

J'avais compris qu'il n'y avait plus d'autre moyen pour jeter la lumière sur l'affaire Dreyfus... Mes efforts pour découvrir la vérité, à la suite de l'ordre que j'avais reçu de vous, avaient été réduits à néant par le contre-ordre que vous m'avez fait tenir peu de temps après, mon général...

Boisdeffre frémissait de colère.

— J'avais des raisons précises pour vous donner ce contre ordre gronda-t-il.

— Je n'en doute pas, mon général, répondit le colonel avec un léger sourire Mais dans le cas dont nous parlons, je me suis trouvé en présence de l'alternative de choisir entre la discipline et l'honnêteté.. J'ai adopté l'honnêteté...

Le général pâlit et frappa du poing sur la table.

— Quoi rugit-il hors de lui. Qu'est-ce que vous êtes en train de vouloir insinuer, maintenant ?

— Que j'ai cru reconnaître dans votre contre ordre un désir de dissimuler la vérité et que je me suis pas cru obligé de vous suivre dans cette voie, mon général...

— Oh, oh !... Et vous savez ce que peut vous valoir, ceci je suppose ?

— Certainement, mon général...

— Je ne veux pas tenir compte de vos insinuations mais vous méritez d'être puni pour l'acte d'insubordination nettement caractérisée dont vous vous êtes rendu coupable...

— Je m'attendais à l'être mon général.

— Tant mieux pour vous !... Comme ça, vous n'aurez pas de surprise désagréable... Demain, vous allez partir pour Marseille et vous vous embarquerez à bord du « Liberté »... Arrivé à Tunis, vous vous mettrez à la disposition du commandant de la garnison...

— A vos ordres, mon général...

Picquart avait répondu avec le calme le plus parfait sans montrer la moindre émotion.

Cette apparente indifférence ne faisait qu'augmenter la colère du général Boisdeffre qui aurait préféré que le colonel se défende avec énergie et finisse par faire des excuses en promettant de ne plus jamais se rendre coupable de semblables fautes à l'avenir.

Mais ce maudit colonel demeurerait aussi imperturbable que s'il avait reçu un ordre sans aucune importance.

— Vous n'avez plus rien à me dire mon général ? demanda Picquart.

— Non, répondit Boisdeffre, vous pouvez vous retirer...

Aussitôt le colonel s'inclina salua et sortit, sans que le général daigne même lui accorder un regard.

— A ce qu'il paraît, on a peur de moi ; se dit le colonel Picquart en sortant du ministère. Dieu sait ce qui va m'arriver là-bas, à Tunis !... Il est certain que l'on veut se débarrasser de mon encombrante personne. Enfin, nous verrons bien.

Puis, il se rendit au cimetière du Père-Lachaise pour déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de sa femme.

Ce sera probablement la dernière fois que j'ai l'occasion d'y aller, pensait-il, car il comptait bien qu'on s'arrangerait de façon à ce qu'il aille se faire tuer quelque part en Afrique, où il y a toujours des combats contre les tribus dissidentes...

Quand il eut terminé sa visite au cimetière il prit une voiture pour se faire conduire chez Lucie Dreyfus.

Il sonna plusieurs fois à la porte de l'appartement mais personne ne vint lui ouvrir.

Enfin, il redescendit pour se renseigner chez la concierge qui lui dit que Madame Dreyfus était partie.

— C'est dommage ! se dit-il. J'aurais bien voulu la revoir encore une fois avant de partir pour ce voyage dont je ne reviendrai sans doute pas...

Puis il rentra chez lui afin de se préparer au départ.

CHAPITRE CCXVI.

IRRECONCILIABLES

Esterhazy sonna pour appeler la femme de chambre à qui il ordonna de lui apporter à déjeuner ainsi qu'une bouteille de cognac et une de porto.

— Faites vite, lui recommanda-t-il, car je suis pressé... On m'attend...

La femme de chambre se hâta de sortir de la pièce pour aller exécuter cet ordre.

Le traître enleva son dolman pour se mettre plus à l'aise et s'étendit commodément sur un canapé.

La façon peu encourageante dont sa femme l'avait reçu n'avait pas suffi pour gâter sa bonne humeur, parce qu'il était habitué à ce qu'elle lui fasse des reproches et qu'il comptait bien qu'elle finirait par lui pardonner encore une fois, comme de coutume.

Quand la porte s'ouvrit de nouveau, il avait le visage tourné du côté du mur et les yeux à demi fermés croyant que c'était la femme de chambre qui lui apportait son déjeuner, il murmura :

— Mettez tout là, sur la petite table, Jeannette.

Mais il fut tout étonné d'entendre une voix dure lui répondre :

— Je regrette, mais tu ne déjeuneras pas chez moi, Ferdinand !

Se retournant brusquement, Esterhazy reconnut son beau-père.

— Ah, c'est vous ? fit-il avec un air indifférent. Je croyais que c'était Jeannette

Monsieur Donati s'avança vers lui avec un visage menaçant et lui répéta sur un ton décidé :

— Je viens de te dire que tu ne déjeuneras pas chez moi.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je ne veux pas que tu reste ici...

Esterhazy fixa sur son beau-père un regard stupéfait.

— Comment fit-il. Prétendriez-vous donc me chasser de chez vous ?

— Tu croyais donc que j'allais encore te recevoir après ce qui vient de se passer... T'imaginais-tu que nous allions encore consentir à entretenir des rapports quelconques avec toi ?

— Consentir ? répéta Esterhazy avec un air méprisant. Je n'ai que faire de votre consentement, je vous assure !... Et je ne vous reconnais pas le droit d'intervenir dans mes affaires intimes... Je n'attache aucune importance à l'opinion que vous pouvez avoir de moi et ce n'est pas pour vous voir que je suis venu ici... Seule ma femme et mes enfants existent pour moi.....

— Clara ne veut plus te voir, interrompit, l'industriel. Elle a enfin compris que tu étais indigne de son amour.

A ces mots Esterhazy éclata de rire.

— Voilà une belle invention, en vérité ! s'exclama

t'il. Avez-vous trouvé cela tout seul ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter ! répondit l'industriel en fronçant les sourcils.

— C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je vous dise la vérité, n'est-ce pas ?... Mais je vous la dirai quand même : Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour influencer Clara contre moi et ruiner notre mariage...

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que ma fille puisse être heureuse et, malgré l'antipathie que j'ai toujours eue pour toi, j'ai toujours cédé à ses prières quand elle m'a demandé de te venir en aide et j'ai fait pour toi des sacrifices énormes... Mais maintenant, je suis à bout de patience..... Je ne veux pas donner asile à un homme qui sort de prison !

— Mais puisqu'on m'a remis en liberté !... Cela.. prouve que les accusations que l'on avait portées contre moi, étaient erronées.....

Monsieur Donati hocha la tête avec un air sceptique.

— Je n'en crois rien, répondit-il, — parce que je te connais trop bien... Je pensais bien que tu trouverais un moyen de te tirer d'affaires, car tu es rusé comme un démon, mais je suis persuadé de ce qu'il doit y avoir quelque chose de vrai dans ce dont tu as été accusé..... Par conséquent, comme je ne veux pas entretenir de relations avec un traître, je te prie de sortir de ma maison et de ne plus jamais y remettre les pieds.....

— Très bien, mon cher beau-père, répondit Esterhazy le plus tranquillement du monde. Je vais partir, mais ma femme et mes enfants vont venir avec moi.....

— Jamais ! s'écria Monsieur Donati, les yeux flamboyants de colère et d'indignation.

— Vous voudriez m'empêcher d'emmener ma femme et mes enfants ?

— Certainement !... Clara va quitter Paris aujourd'hui avec les enfants et je vais me rendre tout de suite

chez mon avocat pour le prier d'introduire une demande de divorce.....

— Vous me déclarez donc la guerre ?

— C'est toi même qui l'aura voulu.....

Esterhazy se leva d'un bond et s'avança vers son beau-père avec l'air d'un criminel sur le point de commettre un meurtre.

— Je n'ai pas voulu la guerre ! s'exclama-t'il. Vous mentez !... Je ne désire, au contraire que la paix et la tranquillité... Mais si vous cherchez à me mettre à bout, je vous jure que vous vous en repentirez !

— Je n'ai pas peur de toi, répondit l'industriel avec fermeté.

— Clara n'obtiendra pas le divorce ! reprit le traître avec un air sournois. Je me plaindrai de ce qu'elle m'a quitté et de ce qu'elle m'a enlevé mes enfants.....

— Tu peux te plaindre de tout ce que tu voudras, ça ne fera aucune différence.....

— Pourquoi pas ?... Moi seul ai des droits sur ma femme et sur mes enfants...

— Quelqu'un autre décidera de cela.

Esterhazy se mit de nouveau à rire.

— Qui donc ? fit-il, sur un ton sarcastique. Vous, peut-être ?... Je vous répète que je ne vous reconnais pas le droit de vous mêler de mes affaires.

— Si besoin en est, je demanderai au tribunal d'ordonner que les enfants de Clara soient mis en tutelle.

Esterhazy comprit que, cette fois, son beau-père était absolument décidé à se débarrasser de lui d'une façon définitive, mais il ne se tint pas encore pour battu.

— Et sous quel prétexte demanderiez-vous cela ? D'où ressort-il que je sois indigne d'élever mes enfants moi-même ?

— Cela ressort très clairement du fait que tu es associé avec la propriétaire d'une maison de tolérance.

Cette fois, le coup avait porté.

Esterhazy pâlit et fit un pas en arrière.

— Comme tu vois, je suis au courant de tout, reprit Monsieur Donati en le regardant avec un air de répugnance qu'il ne cherchait nullement à dissimuler. Les motifs que Clara aura à invoquer seront amplement suffisants pour obtenir le divorce ainsi que la mise en tutelle des enfants... Cela ne peut pas faire l'ombre d'un doute... Et maintenant, assez parlé... Je désire que tu t'en aille d'ici et que tu n'y revienne plus... J'ai donné l'ordre au domestique de ne plus te servir.

Sur ce, l'industriel tourna le dos à son gendre et sortit de la pièce.

Esterhazy le suivit d'un regard perplexe.

— Imbécile ! gronda-t'il, dès que la porte se fut refermée. Vieux grigou !.. Mais il apprendra à me connaître !

Puis il alluma une cigarette et se mit à marcher à grands pas à travers la pièce se demandant ce qu'il allait faire.

Il en avait assez de ces disputes continuelles et il n'avait plus aucune envie de jouer la comédie du mari affectueux et du tendre père. Il valait mieux qu'il s'en aille, maintenant que toutes ses dettes avaient été payées et que son association avec la patronne du petit établissement de la Madeleine allait lui rapporter de l'argent.

Il pouvait donc attendre tranquillement que les événements se développent.

D'ailleurs, il était convaincu de ce que Clara reviendrait à lui un jour ou l'autre, comme elle l'avait déjà fait tant de fois.

Jetant sa cigarette, il remit son dolman, remplaça son épée à sa ceinture, se coiffa de son képi et, après s'être regardé dans la glace avec un air satisfait, il sortit tranquillement de la maison.

En traversant le jardin, il s'arrêta un moment et se retourna.

Il pensait bien que Clara l'aurait suivi du regard et il constata, en effet, qu'un rideau d'une fenêtre de la salle à manger s'était légèrement soulevé.

Il sourit avec complaisance et poursuivit son chemin d'un pas allègre, comme un homme qui se sent sûr de soi et qui n'a rien à craindre de l'avenir.

Son insouciance habituelle ne lui permettait pas de se rendre compte du danger de la situation où il se trouvait et il s'imaginait que sa bonne étoile le mettrait toujours à l'abri des ennuis sérieux.

Après avoir hésité un peu, il se dirigea vers le Ministère de la Guerre, se disant qu'il ferait bonne impression en revenant prendre son service comme si rien ne s'était passé.

Arrivé aux bureaux de l'Etat-Major, il chargea un soldat de planton d'aller l'annoncer au général Gonse.

En attendant d'être introduit, il s'assit sur une des banquettes de la galerie. Au bout de quelques instants, il vit venir à lui un officier de service qui lui annonça que le général Gonse l'exemptait de service jusqu'à nouvel ordre.

L'officier lui avait dit cela d'une façon très respectueuse, mais le traître ne put quand même pas se défendre de ressentir une certaine inquiétude qu'il ne montra d'ailleurs en aucune façon.

Né sachant quoi faire, il retourna à son appartement de garçon pour se reposer un peu et lire les journaux.

Après avoir pris connaissance de tout ce que les feuilles publiques racontaient au sujet de son incarcération et de sa remise en liberté provisoire, avec des commentaires variés mais assez réservés, il se mit à lire les annonces des théâtres et concerts.

L'une de ces annonces comportait, en gros caractères, le nom d'une jeune femme de qui il avait gardé un fort agréable souvenir.

« INEZ LA BELLE MEXICAINE ».

Aussitôt, il éprouva une envie irrésistible de revoir cette ravissante créature et de passer de nouveau quelques heures avec elle.

Sans plus hésiter, il prit place devant son bureau et lui écrivit ces quelques mots :

« Inez adorée,

« Viens vite me voir, je suis impatient de goûter de nouveau tes délicieux baisers.

« Toujours à toi,
FERDINAND ESTERHAZY ».

Puis il mit le billet dans une enveloppe et il appela son ordonnance pour le faire porter immédiatement à l'adresse indiquée.

Les caresses de la belle et ardente Mexicaine allaient sûrement lui faire oublier les petites contrariétés de cette mémorable journée.

CHAPITRE CCXVII.

LES TERREURS D'AMY NABOT.

En s'apercevant de ce qu'elle se trouvait à bord d'un bateau de marchandises, Amy Nabot avait éprouvé une terreur folle.

Certainement, il ne devait pas y avoir d'autres passagers à bord de ce navire à l'exception du Portugais, de Dubois et des jeunes femmes.

D'abord, elle était tombée évanouie, mais son évanouissement n'avait duré que quelques minutes. Revenant à elle, elle se releva un moment, puis, se sentant trop faible pour se tenir debout, elle se laissa tomber sur un paquet de cordages et se mit à pleurer avec de bruyants sanglots.

Elle ne pouvait plus supporter de se sentir seule et elle se mit à regarder autour d'elle pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un à qui elle pourrait parler.

Mais elle ne vit personne. Toute la partie du pont qu'elle pouvait apercevoir était complètement déserte.

Un instant elle eut la pensée de sauter par dessus le bastingage et de se jeter à l'eau.

Cela ne vaudrait-il pas encore mieux que l'horrible sort qui l'attendait aux mains des bandits qui la tenaient prisonnière ?

Mais l'aventurière avait peur de la mort, et elle resta plusieurs minutes indécise, n'osant pas se décider à faire le saut qui la délivrerait à jamais de toutes les viscissitudes de l'existence terrestre.

Tout-à-coup, elle entendit un bruit de pas.

Elle détourna la tête et vit venir vers elle un homme entre deux âges qui portait une vareuse à boutons de cuivre et une casquette galonnée d'or.

Amy Nabot s'avança aussitôt vers lui.

— Comprenez-vous le français, Monsieur ? lui demanda-t'elle. Vous êtes le capitaine de ce navire, sans doute ?

— Oui, je suis le capitaine et je comprends le français, répondit l'autre. Que désirez-vous de moi ?

— Vous demander votre aide et votre protection.....

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, interrompit le capitaine. Vous n'êtes certainement pas en danger à bord de mon bateau.

— Si... Je suis en grand danger, au contraire... Mais vous savez probablement très bien de quoi il s'agit...

— Je crois que vous auriez mieux fait de rester dans votre cabine, Madame, répondit le loup de mer en fixant un regard froid et dur sur le visage de l'aventurière. Il me semble que vous avez la fièvre.....

— Non, non !... Je n'ai pas la fièvre et je sais très bien ce que je dis ! protesta la misérable créature. Je me rends parfaitement compte de la situation où je me trouve... Je sais que mes compagnes et moi, nous sommes tombées au pouvoir d'un bandit qui veut nous vendre... Ceci est de pure vérité et je vous le dis dans le cas où vous ne sauriez vraiment pas quel infâme trafic se cache sous les apparences de cette prétendue tournée artistique...

— Je regrette, Madame, fit le capitaine avec un sourire cynique, mais ceci ne me concerne en aucune façon... Je n'ai pas à me mêler des motifs pour lesquels voyagent

les personnes qui prennent passage à bord de mon navire.

— Alors je dois en conclure que vous êtes un complice des malfaiteurs qui m'ont fait tomber dans un piège odieux.....

— Vous pouvez croire tout ce que vous voulez !... Ça m'est parfaitement indifférent... Si vous croyez que vous avez quelque chose à craindre de la part des gens avec qui vous voyagez, vous n'aurez qu'à vous adresser à la police en arrivant à Tunis.....

A ce moment, Amy Nabot aperçut Dubois qui venait d'apparaître sur le pont.

Laissant là le capitaine, elle courut vers lui et lui cria d'une voix stridente.

— Misérable !... Bandit !... Canaille !

— Merci beaucoup, Amy !... Tu es trop aimable ! riposta l'espion sans se troubler.

— Je te jure que tu me paieras cher le tour que tu m'as joué ! poursuivit l'aventurière en brandissant un poing menaçant et en élevant de plus en plus la voix.

— Moi ?... Je t'ai joué un tour ?... Quel tour ?

— Ne fais pas l'imbécile !... Crois-tu donc que je sois assez bête pour ne pas deviner que tu m'as vendue ?..... Maintenant je comprends pourquoi tu as voulu me conquière dans ce sale petit hôtel quand nous sommes arrivés à Genève, pourquoi la porte de la rue devait restée fermée jour et nuit, et pourquoi il n'y avait pas moyen de retrouver la clef quand j'ai voulu sortir... Et tu m'as fait prendre un narcotique, Canaille ! Et puis tu m'as empoisonnée !... Mais je te promets bien qu'en arrivant à Tunis, je ferai un tel vacarme que la police devra s'en apercevoir, même si elle est sourde et aveugle !

Dubois l'avait laissée crier tout cela sans l'interrompre une seule fois. Il la regardait avec un sourire énigmatique et il paraissait prendre un certain plaisir à la voir se laisser aller à cet accès de fureur impuissante.



Saisissant soudain le Chinois par le cou—

(Page 1472).

Enfin, quand elle se tût, épuisée, il lui demanda avec calme :

— Tu as tout dit ?... Tu n'as rien oubliée ?

— Cesse de plaisanter, apache !... Toi et le Portugais vous êtes les deux plus grandes canailles qui existent sur terre !

Dubois hocha la tête avec un air de compassion et répondit sur un ton de bienveillance affectée :

— Je n'ai jamais prétendu être un honnête homme, Amy et, à ce point de vue là, je crois que nous pouvons nous donner la main, toi et moi... Mais je ne vois vraiment pas ce que tu peux avoir à reprocher à ce pauvre Portugais qui me donne, au contraire, l'impression d'être un fort brave garçon.....

— Ce n'est pas vrai !... Cet homme fait la traite des blanches et tu t'es arrangé avec lui pour me vendre !

— Tu es folle Amy, répondit Dubois en haussant les épaules. Tu devrais pourtant me connaître assez pour être persuadée de ce que ce commerce-là n'est pas du tout mon genre.....

— Je suis persuadée, au contraire, de ce que tu es capable de n'importe quelle infâmie !

Dubois s'amusait prodigieusement, mais il fit semblant de se mettre tout-à-coup dans une violente colère.

Saisissant l'aventurière par le bras, il se mit à la secouer avec une brutalité sadique en s'exclamant sur un ton de fureur intense, parfaitement imité :

— Cesse de dire des choses idiotes !... J'en ai assez, entends-tu, folle que tu es !... Tu es incrite comme danseuse et, quelque soit l'opinion que tu puisse avoir du directeur de la tournée et de moi, il faudra bien que tu te conforme aux termes du contrat que tu as signé !

Amy Nabot eut un rire amer.

— Engagée comme danseuse ! s'exclama-t'elle. Tu t'imagines donc que tu peux encore me faire croire cela ?

Je sais très bien qu'il s'agit de tout autre chose que de danse.....

— Dans ce cas, tu aurais du y penser avant de signer le contrat, interrompit froidement l'espion. Maintenant, de toute façon, il est trop tard... Et puis, après tout, c'est ton affaire... Fais tout ce que tu voudras, ça ne me regarde plus... Si tu t'attires des ennuis en faisant l'idiot, tant pis pour toi !... Tu n'auras qu'à ameuter la police en débarquant à Tunis et tu verras comment cela se terminera !

Ce disant, l'espion s'éloigna, laissant Amy Nabot en proie à une plus grande angoisse que jamais.

Elle se sentait effroyablement malheureuse et elle commençait aussi à éprouver les premières atteintes du mal de mer, car les vagues devenaient plus violentes à mesure qu'on s'éloignait de la côte qui maintenant n'apparaissait plus à l'horizon que comme une mince ligne bleuâtre où l'on ne distinguait que difficilement les contours accidentés des pittoresques montagnes de Ligurie.

Epuisée et très souffrante, l'aventurière redescendit, regagna sa cabine et se laissa tomber en gémissant sur sa couchette.

CHAPITRE CCXVIII.

UN AUTRE ESPOIR REDUIT A NEANT.

Mathieu Dreyfus venait d'arriver chez sa belle-sœur et la jeune femme remarqua tout de suite qu'il était dans un état de grande agitation. ?

— Mathieu, s'exclama-t'elle, au comble de l'inquiétude. Qu'as-tu donc ?

Le jeune homme eut un amer sourire et répondit en retirant de sa poche un journal qu'il jeta sur la table :

— Regarde Lucie !... Lis cela !... C'est véritablement scandaleux !

Ce disant, il indiquait un titre en gros caractères.

Lucie parcourut rapidement du regard les premières lignes de l'article.

Soudain, elle pâlit et s'exclama avec stupéfaction :

— Comment ?... Serait-ce possible, Mathieu ?... On a remis Esterhazy en liberté ?

— Hélas oui ! répondit le jeune homme. Comme tu vois... Ils prétendent tous être convaincus de ce qu'il s'agit d'une erreur et qu'il est victime d'une vengeance de la part de ses adversaires.....

Lucie se laissa tomber sur un canapé et se cacha le visage entre ses mains.

— Oh, Mathieu ! gémit-t-elle sur un ton de désespoir

indicible. Comment tout cela va-t'il finir ?... Ce procès contre Esterhazy était vraiment notre dernier espoir !

Le jeune homme serrait les poings.

— Je ne peux pas comprendre que l'on protège ce misérable à ce point-là... C'est vraiment honteux !

— C'est terrible, Mathieu !... Je me sens de nouveau tout-à-fait découragée, maintenant !

— Moi aussi... Je commençais à entrevoir une heureuse issue de cette misérable affaire, ou, pour mieux dire, j'étais déjà convaincu de ce qu'une heureuse issue se produirait.... Mais j'ai senti tout mon enthousiasme tomber d'un seul coup, quand j'ai appris cette incroyable nouvelle... D'abord, j'ai cru que ce devait être un faux bruit, une rumeur destinée à égarer l'opinion publique, mais en lisant l'article, que j'ai d'ailleurs retrouvé avec quelques légères variantes dans plusieurs autres journaux, j'ai bien du me convaincre de ce que ce n'était pas autre chose que la triste vérité... L'on n'aurait certainement pas donné des détails aussi précis et aussi développés s'il s'était agi d'une fausse nouvelle..... Je comprends maintenant que nos ennemis sont encore plus forts que je ne le pensais.....

Lucie laissa échapper un profond soupir, se redressa et répondit en séchant ses larmes :

— Il ne faut quand même pas abandonner la lutte, Mathieu... Je vais encore une fois aller voir Emile Zola et le supplier de nouveau de faire quelque chose pour nous.....Il faut qu'il intervienne pour répondre aux attaques des journaux dont nos ennemis se sont assuré la complicité... Il nous a promis de nous venir en aide et il ne peut pas nous laisser dans cette terrible situation.

— J'ai bien peur qu'il soit déjà trop tard pour qu'il puisse encore faire quoi que ce soit, Lucie.

La jeune femme leva les mains vers son beau-frère en un geste suppliant.

— Je t'en conjure, Mathieu... Ne parle pas ainsi... Ne me décourage pas... Laisse-moi suivre la voie qui me paraît la meilleure... Je n'aurai certainement pas une minute de tranquillité avant d'avoir parlé à Zola... S'il ne peut vraiment rien faire pour nous, je tâcherai de trouver une autre solution, mais je veux d'abord le voir afin d'être fixée et savoir au juste à quoi m'en tenir... En tout cas, je suis fermement décidée à ne point abandonner la lutte aussi longtemps que j'aurai la force de me tenir debout, ou que mon mari n'aura pas été remis en liberté.

Mathieu ne se sentit pas le courage de chercher à dissuader Lucie de se rendre encore une fois chez l'illustre écrivain, mais il était à peu près sûr de ce qu'elle se donnerait une peine inutile et qu'elle irait au devant d'une nouvelle désillusion.

La jeune femme quitta immédiatement la pièce pour se rendre dans sa chambre et s'habiller pour se rendre chez Zola.

Arrivée chez l'écrivain, elle fut immédiatement reçue.

Le grand homme avait déjà appris par la lecture des journaux que le misérable Esterhazy avait été remis en liberté.

— Pauvre Madame Dreyfus ! s'exclama-t'il avec un accent d'affectueuse compassion. Je vous assure que je souffre presque autant que vous de vos terribles épreuves !

— Mais si vous avez pitié de nous, Monsieur Zola, gémit la malheureuse, — pourquoi ne faites-vous rien pour nous aider ?... Nous auriez-vous déjà oubliés ?

— Oubliez ?... Oh non, Madame !... Je suis bien loin de vous avoir oubliée, je vous le jure !... Je ne cesse de penser au moyen de répandre la vérité dans le public et de mettre fin à l'odieuse infâmie dont le malheureux capitaine Dreyfus a été victime.....

— Mais pourquoi n'avez-vous pas encore commencé votre campagne de presse ?

— Parce que le moment favorable n'est pas encore venu, Madame.....

— Mon Dieu !... Qu'attendez-vous donc ?

Lucie était absolument désespérée, parce qu'elle avait l'impression que le romancier aurait voulu renoncer à l'entreprise et qu'il cherchait une échappatoire.

Emile Zola parut deviner la pensée de Lucie. Voulant la consoler et la rassurer de son mieux, il lui saisit les deux mains et les serrant avec cordialité, il s'éclama :

— Attendez encore un peu, Madame... Il faut avoir encore un peu de patience, de façon à laisser à nos ennemis le temps de se compromettre le plus possible... Laissons les s'enfermer à fond pour pouvoir les surprendre plus sûrement.. Il faut qu'ils commettent encore d'autres injustices !

Lucie regardait l'écrivain avec un air très étonné.

— Encore des injustices ! s'exclama-t'elle. Comment serait-ce possible ?

Zola sourit avec un air significatif.

— Soyez tranquille, ils en commettront certainement encore ! dit-il. Dès à présent, l'on peut affirmer sans crainte d'erreur qu'ils sont allés beaucoup trop loin pour pouvoir encore reculer... Esterhazy a été remis en liberté provisoire, mais cela ne fera pas grande différence. parce que, de toute façon, le procès qu'on lui fera ne sera jamais qu'une comédie arrangée de toutes pièces dans le seul but de tromper le peuple et de donner une satisfaction de pure forme à l'opinion publique... Quand le rideau aura été levé, j'entrerai en scène..... Ayez confiance en moi, Madame, et ne craignez pas un seul instant que je vous ai oubliée... Je comprends bien que mon silence et mon apparente inaction aient pu vous le faire croire et j'aurais sans doute dû vous avertir plus tôt de ce que je comptais faire.. Je vous prie de m'excuser de ne l'avoir point fait et je vous promets encore une fois que je

ne m'épargnerai aucune peine, pour vous venir en aide et faire rendre justice à votre mari.....

Emue jusqu'aux larmes, Lucie s'écria :

— Oh, merci !... Merci, Monsieur Zola !... Que je vous suis reconnaissante ! Oui, faites que je puisse encore espérer le triomphe de la justice et du bon droit !... Si vous saviez combien il est douloureux de perdre tout espoir !

— Oui, je comprends cela, Madame... Mais vous ne me devez aucune gratitude ni aucun remerciement, parce que c'est tout autant pour la satisfaction de ma propre conscience que pour vous rendre service que j'ai l'intention de faire de mon mieux pour sauver le capitaine Dreyfus... L'idée de l'injustice m'est intolérable et je ne peux pas supporter de penser qu'un honnête homme doit languir dans un enfer tel que l'île du Diable pour expier la faute d'une canaille comme Esterhazy !... Mais, je vous répète, il faut que vous ayez encore un tant soit peu de patience... Ce serait impardonnable de risquer un échec par une hâte indue.....

Lucie laissa échapper un profond soupir et l'écrivain lui adressa un regard de sympathie.

— Je vous comprends, Madame, reprit-il. Soyez-en persuadée, je me rends parfaitement compte de ce que peut être votre état d'âme. Je conçois sans peine qu'il vous soit très difficile de patienter encore, mais ce n'est que de cette manière que nous arriverons à démasquer les auteurs de cette odieuse intrigue et faire triompher la vérité... Ayez donc du courage pour quelque temps encore, Madame Dreyfus.

— Oui, Monsieur Zola, j'en aurai, répondit la jeune femme avec assurance .

Mais quand elle fut remontée dans la voiture qui l'avait attendue, elle fondit de nouveau en larmes et pleura jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la maison

Dès qu'elle fut rentrée, Mathieu, qui était resté avec

les enfants, lui demanda comment s'était déroulée l'entrevue. Elle lui relata la conversation qu'elle avait eue avec l'écrivain et termina en gémissant :

— Comme tu vois, Mathieu, c'est toujours la même histoire : On me dit toujours d'attendre, d'avoir du courage et de la patience, mais je ne sais si je pourrai résister jusqu'à la fin.....

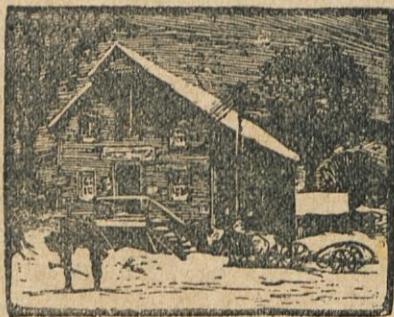
— Un cœur aimant peut tout, ma chère Lucie ! répondit Mathieu. Je suis persuadé de ce que tu es plus forte que tu ne le crois toi-même et que tu sauras gravir le restant de ton calvaire sans faiblir.....

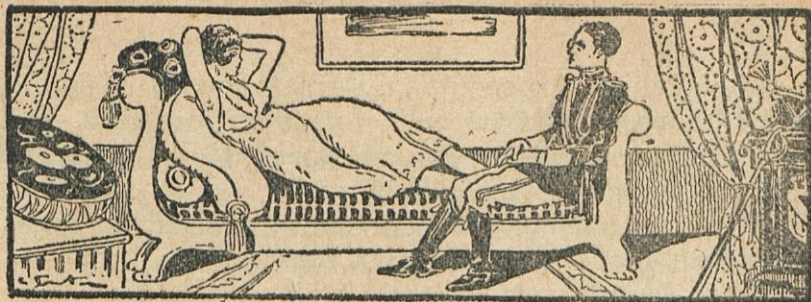
— Crois-tu, Mathieu ?

— Certainement... Je suis convaincu de ce que tu puiseras dans ton amour pour Alfred l'énergie nécessaire pour vaincre... L'amour est, pour une femme, une source inépuisable de force et de courage... L'amour permet de faire des miracles !

Lucie joignit instinctivement les mains.

— Alors, Dieu veuille que le miracle s'accomplisse ! soupira-t'elle.





CHAPITRE CCXIX.

LA FUITE.

Luders avait repris le chemin de la caserne.

Vers trois heures du matin, il allait sortir de nouveau en éludant la surveillance des sentinelles, ce qui était chose facile, et se rendre sur la rive du Maroni à l'endroit où se trouve le vieil entrepôt dont les murs penchent vers le fleuve comme la tour de Pise, donnant l'impression qu'ils vont s'écrouler d'un moment à l'autre.

Il connaissait parfaitement cet endroit et il était sûr de pouvoir trouver le canot, même dans l'obscurité complète.

L'ancien forçat aurait-il pensé à apporter des vivres, une boussole, tout ce qui serait nécessaire ?

Luders entra dans la caserne et se rendit à sa chambre.

Les lumières étaient déjà éteintes et le concert que faisaient les ronflements des soldats le rassura parce que si tout le monde dormait personne ne se préoccuperait de lui.

Mais qu'allait-il faire pour passer le temps jusqu'à trois heures du matin ? Le mieux serait sans doute de s'étendre et de se reposer un peu en prévision des fatigues de la journée suivante, qui allait être dure et difficile.

Il s'allongea donc sur son lit, mais sans se déshabiller. Il était assez fatigué, mais il ne fallait pas qu'il s'endorme, autrement il aurait pu laisser passer l'heure, ce qui aurait été un véritable désastre.

Il alluma une cigarette et se mit à réfléchir au sujet de la façon dont il conviendrait de procéder.

Vers deux heures et demie, il devrait se lever, descendre et s'introduire dans la pièce où l'on déposent les armes et prendre un fusil. Puis, il irait prendre la place de la sentinelle de faction devant la porte d'entrée de la caserne. La sentinelle s'étonnerait probablement de le voir au lieu du camarade qui aurait du venir le remplacer, mais il serait facile de lui faire croire que ce dernier était malade et qu'on lui avait donné l'ordre de prendre son tour de garde.

Haug, qui serait de faction de l'autre côté des bâtiments, devait quitter son poste pour venir le chercher, afin de se rendre ensemble jusqu'à la rive du fleuve où ils devaient trouver le canot avec lequel ils auraient fui.

Dieu veuille qu'ils ne rencontrent aucun obstacle.

Le cœur du légionnaire battait fortement. Il était très ému, mais il ne voulait pas s'avouer qu'il éprouvait une crainte secrète et qu'il ne se sentait pas bien sûr de la réussite de son audacieux projet. Mais il cherchait à chasser toute idée d'inquiétude pour ne penser qu'à Leni.

Aussitôt qu'il serait arrivé en territoire étranger, il allait lui envoyer un télégramme.

Comme elle serait contente !

Et dans quelques semaines, comme ils allaient être heureux de se revoir enfin ! Après cette longue et cruelle séparation, ils allaient finalement pouvoir se marier. Leni aurait alors eu la récompense de son dévouement et de sa fidélité, car il ferait assurément tout ce qu'il pourrait pour lui rendre la vie le plus agréable possible.

L'horloge de la caserne se mit à sonner.

Lentement, avec un son grave et presque lugubre, elle égrenait onze coups dans le silence de la nuit.

Onze heures..... Il n'était encore que onze heures !... Comme le temps s'écoulait lentement !

Luders se sentait très fatigué et il devait faire un grand effort de volonté pour ne pas s'endormir.

— Il ne faut pas que je dorme ! se répétait-il. Si je m'endors, tout va rater !... Il ne faut pas que je m'endorsme.....

Ce fut sa dernière pensée avant de tomber dans un profond sommeil.

Quand minuit sonna, Luders dormait encore.....

À une heure du matin, il dormait toujours.....

Au dehors, la ville de Cayenne était plongée dans un profond silence, à peine troublé de loin en loin par le cri lugubre d'un oiseau de nuit.



Finalement, Tai-Fung était parvenu à forcer la porte. Ça lui avait pris énormément de temps, en raison de la solidité de la serrure, et il n'aurait pas pu sortir par une fenêtre parce qu'elles étaient toutes garnies de gros barreaux de fer.

Epuisé par ses efforts, le Chinois but, avant de sortir, plusieurs verres de vin, ce qui lui rendit un peu de vigueur.

Puis il s'élança au dehors et se mit à courir dans les ténèbres.

Il fallait qu'il se dépêche pour arriver à temps au premier poste de garde... Il riait de joie sauvage à l'idée de la belle vengeance qu'il allait s'offrir contre Luders.

Comme il allait s'amuser en le voyant attaché à un

poteau, exposé en plein soleil pendant toute une journée, ce qui est le premier chatiment que l'on inflige aux déserteurs avant de les envoyer au bagne.

Mais tout-à-coup, au moment où il venait de tourner le coin de deux chemins, il entendit une voix qui criait :

— Halte !.... Hé là-bas !

Il s'arrêta net et vit une patrouille de soldats qui venait en sens inverse.

— Où allez-vous ? demanda le caporal.

— Au poste de garde.....

— Nous allons t'y conduire à coups de crosses de fusil si tu ne retournes pas immédiatement chez toi... Ne sais-tu pas, vieil imbécile, qu'il est défendu de circuler sur les chemins militaires après dix heures du soir ?

— Mais... je....

— Assez !... Pas d'explications... Retourne chez toi tout de suite et tâche de ne plus te faire voir dehors la nuit, ou bien nous t'arracherons la peau du ventre, espèce de sale macaque !

Ce disant, le caporal saisit le Chinois par les épaules, l'obligea à se retourner et lui décocha un magistral coup de pied au bas des reins.

— Allons !... File ! et plus vite que ça ! lui ordonna.

Mais Tai-Fung eut le stoïcisme de faire volte-face, malgré les menaces et les coups.

— Il y a un légionnaire qui veut prendre la fuite cette nuit !... Je le sais ! s'écria-t'il.

— Quel légionnaire ?... Comment est-ce qu'il s'appelle ?... A quelle compagnie appartient-il ?

— Il s'appelle Luders, mais je ne sais pas le numéro de sa compagnie.....

— Luders ? répéta le caporal.

Puis se tournant vers les soldats, il s'enquit :

— Ne serait-ce pas ce grand blond de la quatrième compagnie, un Alsacien ?

— Oui, c'est bien ça, répondit l'un des hommes.

— Eh bien, nous allons voir, fit le caporal. En route!
Et la petite troupe se remit en marche.



Luders venait de s'éveiller, se sentant mal à l'aise à cause de ses vêtements qu'il avait gardés et qui le gênaient.

Tout d'abord, il se demanda comment il était possible qu'il se fut couché tout habillé, mais soudain il se rappela.

Sautant à bas de son lit il se dirigea vers la fenêtre.
Quelle heure pouvait-il bien être ?

A en juger par l'aspect du ciel qui commençait à s'éclaircir un tant soit peu, il devait être au moins quatre heures.

Le légionnaire sentait une sueur froide lui couler dans le dos.

Il avait laissé passer l'heure !

Sans doute, tout était perdu !

Tout tremblant d'émotion, Luders se dirigea vers la porte en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller personne et il sortit de la chambrée.

Tout le monde dormait et l'on n'entendait pas d'autre bruit que celui des ronflements.

Le légionnaire pris silencieusement l'escalier. Arrivé à nos tenebres inb stériles ap ödnois eum inèrède il 'sèq ue pour la relève des sentinelles.

Vivement, il se cacha derrière le battant d'une porte ouverte pour éviter d'être vu.

Quand les soldats furent passés, il sortit de sa ca-

nette. Juste à ce moment, l'horloge commença de sonner. Presque défaillant d'émotion, Luders compta les coups qui s'espaciaient avec une lenteur désespérante.

Un... Deux... Trois.....

Le légionnaire laissa échapper un soupir de soulagement. Il devait s'être trompé en croyant voir dans le ciel une lueur annonciatrice de l'aube, puisque l'horloge venait seulement de sonner trois heures.

Il pénétra dans la pièce où l'on rangeait les fusils, en prit un au hasard et sortit.

Après tout, se disait-il, — je ne suis pas fâché d'avoir dormi un peu, puisque je me suis éveillé juste au bon moment.

Puis il courut vers l'endroit où Haug devait être de garde.

En effet, son camarade était là

— Comment ça va t'il ? demanda Luders.

— J'ai peur, répondit l'autre. J'ai vu sortir plusieurs patrouilles...

— Il ne faut pas s'inquiéter de ça... Ce sont les patrouilles d'inspection habituelles

— Non. Ce n'étaient pas les inspections habituelles. Et j'ai vu aussi la lumière s'allumer dans la chambre de l'officier de garde.

— Ceci n'a aucune importance non plus... De toute façon, il faut que je parte.. Je ne veux pas attendre que ce bandit de Tai-Fung me dénonce... Reste si tu veux...

— Non... Je pars avec toi.. Mais n'attendons pas la relève.. Partons tout de suite....

— Je viens de voir sortir les hommes de relève il n'y a pas dix minutes.

— Alors, ils en ont bien encore pour un bon quart d'heure avant de passer par ici... Ils doivent faire tout le tour des bâtiments.

— Mais par où allons-nous sortir ?